

FORME « TABLEAU » DU POEME

Isabelle Pinçon

La poésie métrique m'a toujours mise à l'étroit, enfant je ne m'y sentais pas à mon aise, comme si je « vivais » dans mon corps l'existence enfermée du texte dans sa gangue, obstruant ma liberté de mouvement, formant une carapace qui me laissait à distance, incomprise peut-être, quelque chose de cet ordre. Je parle de ces lointains souvenirs où la poésie était inscrite au programme de l'école primaire et qu'il fallait apprendre par cœur sans que mon cœur n'arrive à être touché dans le mille. D'emblée je pourrais dire que comme beaucoup, je n'ai pas « consenti » à ce qu'on m'a fait entendre et approcher de ce monde étrange. Pourtant quand m'est venu le besoin de « déverser » la noirceur des sentiments qui accompagne la bascule du monde de l'enfance à celui d'adulte, j'ai spontanément écrit en vers des poèmes sombres que depuis je n'ai jamais relus, bien qu'ils dorment au fond d'un tiroir. Pourquoi en vers ? Voulais-je me caler sur une forme aperçue furtivement dans l'enfance ? Ai-je alors compté les pieds ? Ai-je voulu jouer à faire des rimes ? Peut-être que le plus rassurant quand on se jette à l'eau de l'écriture est d'emprunter des voies tracées depuis longtemps, des règles édictées par d'autres et qui ont fait leur preuve, comme faire ses gammes au piano. En même temps je traversais une période « étriquée » où peut-être la difficulté de me mouvoir m'invitait à entrer dans la cage dorée et contrainte du poème en vers. J'avais « bricolé » le vers, remué la rime et si je me souviens bien j'étais allée jusqu'au vers métrique. Puis il y eut des tentatives d'écrire un roman où l'exigence réaliste fut une nouvelle contrainte difficile à « admettre » et qui entravait mon exploration, mon désir d'expansion. Même si raconter des histoires (si c'est grossièrement ce que l'on nomme « roman ») m'est resté comme point de mire, l'idée de poser le texte dans un espace-temps défini, l'idée de dérouler le tapis rouge de la narration d'un point inaugural à un point final, en traversant le phénoménal.

C'est après la naissance de mon troisième enfant que tout bascule, je me jette dans l'impromptu d'une écriture foisonnante, un souffle se libère, une digue cède, charriant dans son eau tumultueuse tout ce qu'elle trouve sur son passage. N'apprenant qu'au moment où je l'écris ce que je dis, assistant en somme à ce que j'exprime, dans un simultané allant du « pianotage » de mes doigts à la lumière bleue de l'écran. Pas d'idée préalable, une pensée qui ne précède pas le verbe. « Tout arrive » (selon la formule qu'Edouard Manet inscrivait sur son papier en-tête, rapporté par Dominique Fourcade dans « Est-ce que j'peux placer un mot ? »), tout arrivait maintenant et ne pouvait ni être anticipé ni différé ou alors ce serait perdu

ou aplati. J'ai appelé cette période où je me mettais à disposition de ce flot abondant et énergisant « mes exercices d'écriture », ce que nomme Rimbaud dans cette célèbre phrase : « Je est un autre », l'expérience lui faisant dire : « J'assiste à l'éclosion de ma pensée : je la regarde, je l'écoute : je lance un coup d'archet... ». Je me suis mise à lancer des coups d'archet sans savoir quel mot allait vibrer, quelle phrase allait s'assembler, comme si tout venait d'ailleurs, des profondeurs et moi qui regarde l'instant d'apparition, presque béatement. Aujourd'hui cette profondeur je la capte, je la saisis souvent au moment du réveil, dans ce temps un peu trouble où les rêves somnolent encore, où la réalité tarde à afficher sa netteté, une frontière floue, léchée par les vagues de l'imaginaire. Des bribes de phrases remontent comme des bulles d'air de l'inconscient, de cet espace intangible et foisonnant du « pas-encore-pensé », mélangées à des bâillements et des silences.

Mais reparlons forme, c'est là que se loge le « vieux débat » selon les propos de Jean-Pascal Dubost, la querelle entre les âges de la poésie. Premièrement et sans doute assez communément j'ai tendance à penser que ce qui est fait est fait et ceux qui l'ont fait le mieux, qu'ils en soient grandement remerciés. Que diable ! Pourquoi continuer à perpétuer une « technique » qui a déjà donné le meilleur de ses fruits ? Comme si dans la peinture le même courant se reproduisait sans cesse, par exemple les cubes, les couleurs fauves, les touches juxtaposées... Plutôt s'embarquer vers de nouveaux espaces, de nouveaux cieux, de nouvelles formes qui puissent draguer les profondeurs, même si la répétition du même n'en finit jamais de nous guetter. Il s'agirait davantage de transformer, de métamorphoser, de muter la matière-forme plutôt que de la couler dans la perpétuité d'un moule ancien.

Si je force le trait, je dirais qu'un mot n'est pas une pièce de musée, alors pourquoi l'isoler, le distinguer de la multitude ? Pourquoi le fixer dans le ciel blanc de la page, d'une blancheur à couper au couteau ? Le mot n'est un diamant non plus, la page n'est pas un écrin. J'ai envie que le mot cohabite avec son voisin de gauche et de droite, du haut et du bas, dans le même immeuble, dans la même barre d'immeubles. J'ai envie que les mots se chauffent autour du même poêle et se réchauffent les uns contre les autres. Revenir à la ligne n'est donc pas un mouvement de construction qui me vient naturellement. De plus cela crée une « vilaine » dissymétrie dans l'architecture du poème avec une marge à droite qui n'est pas alignée comme celle de gauche, dégradant l'équilibre de l'ensemble. Je pense aussi que c'est au lecteur d'ajuster le bon tempo dans sa lecture, en y mettant son propre souffle, en lisant les mots au rythme de son pas, sans avoir à opérer une gymnastique oculaire particulière. Il y a déjà tant à explorer, tant de folie et de

dérèglement à apprivoiser, du signifiant au signifié qu'il me paraît plus « juste » d'aligner les mots en toute simplicité sans recherche d' « esthétisation ».

Le retour à la ligne pour moi n'est pas synonyme de liberté, au contraire cela donne un coup de frein à mon élan. Une phrase est en chemin sur la ligne, pourquoi la faire dérailler (« tu dérailles » disait souvent ma grand-mère) ? Et puis si besoin la ponctuation existe pour limiter le flux, retenir, amortir, faire une pause, souffler, simuler... En somme si je suis le fil de la ligne jusqu'au bout, c'est par souci de fluidité, continuer la caresse d'écriture sans la soumettre, sans la segmenter, la délier, sans vouloir en augmenter les saillances...

Je dois avouer quand-même que je viens de « commettre » une exception, le seul livre que j'ai écrit qui « use » du retour au poème-vers vient de paraître aux éditions de La passe du vent (nov 2020) et s'intitule « Ici Algérie », un recueil de cinquante (plus un) poèmes qui rend hommage aux poètes algériens d'expression française du XXème siècle. Comme par mimétisme j'ai composé des vers à partir de fragments rencontrés et « aimés » au cours de mes lectures et qui disent l'extrême force et fragilité de femmes et d'hommes dont l'expression fut bridée...

Habituellement, quand il m'arrive de tenter la forme en vers, je finis toujours par ne pas résister à rapporter les mots « déportés » à l'espace laissé vacant, j'y éprouve même du plaisir, un soulagement, je rebouche les trous en somme, je rassemble, je regroupe, mon petit peuple de mots fait corps à nouveau, se serre dans un même mouvement de proximité « sociale » et cela m'enchant de redensifier la matière du texte. Je crée le bloc. Un « bloc de mouvement-durée » selon Gilles Deleuze (quand il parle de cinéma). Au lieu d'étaler la matière ou de la dissoudre dans la page, ce que je cherche à obtenir ressemble le plus souvent à une image posée dans la partie haute de la page, qui forme un cadre avec quatre coins, une structure géométrique en somme, compacte, qui se lit et se regarde. Comme dans les expositions où l'on peut contempler les œuvres à hauteur de soi, laissant le blanc du mur jusqu'à son nombril et le reste du corps plongé dans le miroir magique, le cœur et le regard pris dans un face à face qui peut s'établir à l'infini, faisant écho aux autres tableaux, comme en ricochet, parcourant ainsi les différentes « pièces » du livre. Le blanc installé dans la moitié basse de la page vient comme soutenir le tableau écrit, le décoller de terre et le mettre en lumière !

C'est vers les poètes qui travaillent cette forme « en prose » que je vais le plus volontiers. Je pense d'abord à Henri Michaux, j'aurais aimé rencontrer cet homme à

« la langue immédiate, simple "mimique", transversale à tous les moyens d'expression ».

Je préférerais dire « forme-tableau » d'ailleurs plutôt que forme en prose, tableau figure ou tableau paysage qui s'apprête à recevoir une image. Dans ce cadre défini et précisé de manière topique, le vide se remplit de mots qui tiennent au corps du regard et de la pensée ! J'aime que l'écriture soit matière compacte, bloc de terre ou un bloc de pierre plutôt qu'éléments dispersés dans la blancheur aérienne. Il faudra toujours que j'aie repêché l'un ou l'autre morceau « flottant » dans la légèreté insoutenable, pour le rattacher à la base solide de son cadre. Je tiens dans les mains l'unité d'une forme que je m'emploie à transformer depuis l'intérieur consistant de sa matière.

Même si ce qui m'importe se tient ailleurs, dans le fin fond qui nous habite et toutes les bêtes mystérieuses qui s'y trouvent ! C'est cela peut-être pour moi la poésie, sonder ce fond abyssal et éclairer avec la lampe torche des mots la constellation de nos reliefs anciens.